

**Mercredi des cendres**  
*5 mars 2025*

*Jl 2, 12-18*  
*2 Co 5, 20 – 6, 2*  
*Mt 6,1-6.16-18*  
*Fr. Marc-Antoine Béchétaille*

Frères et sœurs,

avez-vous remarqué où se situent les textes de la liturgie de ce jour ?

La scène du livre de Joël se déroule autour du temple de Jérusalem. Jésus nous parle des rues, des carrefours, de la foule. En tirant un peu, on peut dire aussi que Paul, écrit à Éphèse, une lettre destinée aux habitants de Corinthe... Dans ces trois textes, nous commençons le carême « dans la ville ». Pas simplement parce que nous y vivons aujourd'hui, mais aussi parce que les textes nous y ramènent, en contradiction avec l'image du désert que l'on associe peut-être plus spontanément à ce temps liturgique particulier.

Et ce « paysage spirituel » n'est pas anodin. L'archétype de la ville dans la bible, c'est Babel, la ville du défi lancé à Dieu, qui veut le tenir à distance. Une ville centrée sur elle-même, qui concentre les hommes, toute tournée vers sa propre ambition : bâtir de main d'hommes une tour capable de rejoindre le ciel. Elle rappelle en cela la première ville de la bible, Hénok, fondée par Caïn, à propos de laquelle Victor Hugo écrit : « Sur la porte on grava : "Défense à Dieu d'entrer". » et dont la bible nous dit qu'y apparurent la polygamie et la violence. Les commentaires rabbiniques décrivent aussi Babel comme une ville où la personne humaine disparaît derrière l'entreprise technique, engendrant l'indifférence : « Si une brique tombe du haut de la tour et se brise, ce sont des pleurs et des lamentations ; en revanche lorsqu'un homme tombe du haut de la tour et se tue, personne ne le remarque. »

La ville dans laquelle Jésus situe son enseignement dans l'Évangile de ce mercredi des cendres, pourrait, elle, être décrite comme la ville du mensonge, de l'hypocrisie, de l'apparence. Même les actes religieux, censés encourager l'humilité du croyant devant son Dieu, signifier son désir de revenir à lui, deviennent des occasions de s'attirer une gloire humaine, une tentative désespérée de reconnaissance. En mimant dans la ville l'aumône, le jeûne ou la prière, d'abord pour être vu de ses voisins, et finissant par se tromper lui-même, l'homme devient l'acteur d'un carnaval pathétique.

Mais la liturgie ne vient pas seulement dresser un diagnostic inquiétant, de nos villes ou de nos cœurs qui peuvent y ressembler : refus de Dieu, indifférence à l'autre, mensonge face à nous-même. Elle nous adresse aussi un appel à la conversion et au salut : « Le voici maintenant le moment favorable, le voici maintenant le jour du salut ». Commencer le carême, c'est oser se tourner vers la promesse de Dieu, qui n'est pas simplement de nous conduire au désert, mais aussi ultimement vers une autre ville, la Jérusalem céleste que décrit l'Apocalypse. On peut penser à Saint Augustin dans la cité de Dieu : « Deux amours ont fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité céleste. »

En effet, dans la Jérusalem céleste, Dieu est chez lui. L'apocalypse précise il n'y a même pas de temple car Dieu est partout chez lui dans cette ville et vit dans la familiarité avec les hommes. Entre les habitants de la ville, et avec tous ceux qui viennent y chercher l'hospitalité, ce n'est pas l'indifférence qui gouverne mais le soin, en particulier grâce aux feuilles de l'arbre de vie, qui sont un remède pour les nations. Enfin, la ville ne laisse pas de place au mensonge et les mots du Christ dans la vision de Jean sont implacables : « Dehors, tous ceux qui aiment et pratiquent le mensonge

! » Pourtant, il ne s'agit pas d'une vérité accusatrice, mais d'une vérité qui est le fruit du pardon, que le Seigneur veut accorder à tous ceux qui reviennent vers lui : « Heureux ceux qui lavent leurs vêtements : ils auront droit d'accès à l'arbre de la vie et, par les portes, ils entreront dans la ville. »

Entre Babel et la cité de Dieu, le chemin humain de notre carême passe par la Jérusalem de l'Évangile, elle même en quelque sorte dans les douleurs d'un enfantement, lieu des oppositions et du combat spirituel, pour que libérée du péché, brille enfin sa lumière pour toutes les nations. Elle est le lieu construit par David pour rassembler les tribus d'Israël, mais sera pourtant source de division. Jésus veut y être aux affaires de son Père, mais il se heurtera aux docteurs de la Loi. Il y sera accueilli en Messie triomphant avant d'être livré à ses bourreaux, lors de la Semaine Sainte.

Nous qui prenons la route du carême aujourd'hui, nous aurons aussi à affronter cette ambiguïté. Mais l'Évangile nous donne trois armes pour la dissiper. La prière, qui ouvre la porte de notre ville intérieure au Seigneur, pour qu'il entre chez nous et y fasse sa demeure. L'aumône, qui peut rendre à la ville sa vocation d'être un réseau de fraternité, en ouvrant nos yeux sur la misère de nos frères pour en faire un lieu où trouver le repos, la fin de l'errance, l'enracinement. Enfin le jeûne peut être une sorte de travail de vérité. Loin de tous les comforts que nous offre la ville, il veut nous faire éprouver la vérité de notre être, notre dépendance envers Dieu, en creusant la faim du fruit de l'arbre de vie. Mené dans le secret comme nous y invite l'Évangile, il cherche dans le seul regard de Dieu posé sur nous, la fondation et la validation dont nous avons besoin.

La ville peut-être le lieu de la révolte de l'humain contre Dieu, mais cela n'a pas découragé Dieu d'y envoyer son Fils pour nous sauver. En route pour la Jérusalem céleste mais encore marqués par la poussière de nos villes humaines, sachons le reconnaître lorsqu'il marche déjà à nos côtés et saisis par le désir du salut pour nos frères et sœurs, davantage encore que pour nous même, laissons-le à travers nous faire grandir la cité nouvelle. Amen